

Arnaud Hurel (dir.)

La France savante

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro et ses transformations, 1878-1935 : configurations, espaces muséaux et réseaux

Anne Loyau

DOI : 10.4000/books.cths.2714

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508754



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

LOYAU, Anne. *Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro et ses transformations, 1878-1935 : configurations, espaces muséaux et réseaux* In : *La France savante* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2017 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/2714>>. ISBN : 9782735508754. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.2714>.

Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro et ses transformations, 1878-1935 : configurations, espaces muséaux et réseaux

Anne LOYAU
Université Panthéon-Sorbonne Paris 1

Extrait de : Arnaud HUREL (dir.), *La France savante*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2017.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 140^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Reims en 2015.

La création du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (MET) en 1878, illustre de façon emblématique ce « XIX^e siècle curieux de tout, désireux d'embrasser l'univers, de l'ordonner, de le classer, de l'expliquer et de se l'approprier » à travers de « vastes encyclopédies »¹. Il reflète en effet, aussi bien la centralité occupée par l'institution muséale comme instrument d'instruction et de propagande, que les développements de la science de l'homme pour laquelle le musée s'avère le lieu de production des savoirs². Sur fond d'évolutionnisme culturel en « schème organisateur dominant »³, l'ethnographie muséale européenne expérimente alors des classifications de peuples et de « races », en autant de muséographies qui matérialisent des partis pris scientifiques tout autant que des enjeux spécifiques liés au contexte intellectuel, politique et culturel dans lequel elles s'insèrent. Ces modèles circulent au sein de la communauté des conservateurs-muséographes par voie épistolaire, par la visite aux pairs instaurée peu à peu en praxis professionnelle de ce réseau⁴, et bien sûr à l'occasion des incontournables Expositions Universelles. En France, l'émergence d'une conscience patrimoniale conduit à préciser les missions des conservateurs désormais sommés d'« inventorier, conserver, décrire, classer, communiquer et exhiber »⁵ les collections. L'observance de ces prescriptions sera compliquée, au MET, par des facteurs financiers et structuraux⁶. S'appuyant sur l'héritage révolutionnaire français de l'encyclopédisme didactique, la troisième République réaffirme le musée comme dispositif privilégié de diffusion du savoir et ce faisant, en fait un puissant levier d'influence qu'elle ne manque pas de mobiliser aussi bien pour relancer l'idée d'une instruction populaire que pour appuyer ses politiques coloniales successives. Pourtant, la muséographie du MET, tout comme celle de nombreux autres musées, témoigne d'une hésitation « entre deux destinations : accumulation de matériaux pour spécialistes, [et] exposé vulgarisateur proche de l'instruction élémentaire »⁷. C'est bien cette tension qui sera au cœur des débats sur le rôle des musées au début du XX^e siècle et que le renouveau muséographique de l'après-guerre Première Guerre mondiale, ambitionnera de résoudre.

1. C. Georgel, « Morceaux d'encyclopédies », p. 52.

2. N. Dias, « L'ethnographie au musée », p. 97.

3. R. Schaer, « Des encyclopédies superposées », p. 48.

4. K. Pomian, « Musées français, musées européens », p. 353.

5. C. Georgel, « Inventorier, conserver, exhiber », p. 293.

6. Ce bâtiment n'avait été construit ni pour durer ni pour être un musée.

7. R. Schaer, « Des encyclopédies superposées », p. 46 note 19.

Dans une approche diachronique, nous nous proposons d'examiner les activités muséales et leurs transformations au sein du MET, avec une attention particulière portée à la muséographie⁸, en regard des reconfigurations scientifiques, politiques et culturelles. Nous privilégions une approche croisée des développements scientifiques et muséaux pour répondre à cette problématique, angle d'étude qui devrait ainsi permettre de souligner le rôle des réseaux⁹. Le risque d'un tel projet est de paraître bien lacunaire aux yeux des spécialistes de chacun des champs d'étude et le format de cette présentation ne saurait permettre d'éviter cet écueil, aussi envisageons-nous d'esquisser une synthèse à partir des travaux consacrés à chacun des thèmes, tout en dégagant quelques lignes directrices d'un travail plus largement développé par ailleurs¹⁰.

La création du Musée ethnographique du Trocadéro, un musée à la gloire de la science, de la colonisation... de la France

La création d'un musée d'ethnographie à Paris, concrétise l'aboutissement de plus d'un demi-siècle de réflexions et de projets visant à réunir et ordonner scientifiquement les collections ethnographiques alors entreposées sans grands égards au ministère de l'Instruction publique et dans divers musées parisiens¹¹. C'est finalement la perspective de L'Exposition Universelle de 1878 qui décide Oscar de Watteville (1824-1901), directeur des Sciences et Lettres au ministère de l'Instruction publique, à œuvrer pour la création d'un Muséum ethnographique des missions scientifiques dédié à l'homme afin de montrer ses efforts :

« Pour vaincre les forces de la nature, pour améliorer sa situation, pour atteindre le progrès, qui sont mis sous les yeux du public d'abord, des savants ensuite [...] »

Dans un cadre scientifique évolutionniste, et politique de reprise de l'expansion coloniale, il s'agit tout à la fois d'une apologie du progrès dont l'homme blanc occidental incarne l'aboutissement, aussi bien qu'une reconnaissance des efforts des explorateurs français, et finalement une célébration de la nation française par elle-même¹². Sur l'ethnographie repose donc, de façon très circonstancielle, la charge d'incarner le prestige d'une grande puissance scientifique et les nouvelles ambitions coloniales. Dans son argumentaire pour cette création, Watteville n'hésite pas à avancer que :

« L'ethnographie, l'anthropologie et les études préhistoriques sont autant de sciences nouvelles dont les progrès rapides et constants sont en majorité dus aux savants français. L'ethnographie seule n'a été jusqu'ici ni favorisée ni propagée [...]. Ce serait une garantie à lui offrir que de la comprendre dans la distribution des faveurs de l'État. »¹³

8. Prise en tant qu'objet d'étude, la muséographie constitue un corpus de sources comprenant tout document relatif à l'exposition, considérée dans ses dimensions préparatoires et de présentation au public. Quand nous l'utilisons pour décrire des dispositifs scénographiques particuliers, nous nous référons à la deuxième acception définie par André Desvallées : « l'art (ou les techniques) de l'exposition ». Desvallées A., « Muséographie », in Desvallées A., Mairesse F. (dir.), *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, Paris, Armand Colin, 2011, pp. 321-322. Précisons toutefois que dans le contexte de l'entre-deux-guerres, le terme comprend toutes les activités du musée, et pas seulement les présentations d'objets ou d'œuvres d'art.

9. Le terme de réseau est ici considéré dans une approche large telle que la définit P. Dujardin, « Processus et propriétés de la mise en réseau : débats, problématique, propositions », p. 5-27.

10. Ce travail s'appuie sur les travaux préparatoires à une thèse de doctorat : « De quoi les muséographies du Musée d'Ethnographie et du musée de l'Homme permettent-elles de faire l'histoire (1918-1994) ? » [titre provisoire], sous la direction de Bruno Belhoste, Université Paris 1, IHMC.

11. N. Dias, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, p. 176-177. Cette partie s'appuie en majeure partie sur cet ouvrage.

12. K. Pomian, « Musée français, musée européens », in C. Georgel (dir.), *La jeunesse des musées*, Paris, Éd. de la Réunion des musées nationaux, 1994, p. 361.

13. N. Dias, *Ibid.*, p. 281.

Pour l'occasion, l'ethnographie se voit donc revêtir un statut de science indépendamment de l'anthropologie alors même que cette dernière, qui bénéficie de toutes les attentions – et subventions – ne lui reconnaît qu'un rôle descriptif secondaire, et que la Société d'Ethnographie, sur le déclin, peine à lui fournir des assises épistémologiques¹⁴. Quant à la forte empreinte de l'État dans cette initiative, bien loin de lui assurer la garantie évoquée par Watteville, elle pèsera de tout son poids sur le devenir du musée. Le Musée ethnographique (MET), dans sa partie extra-européenne, ouvre ses portes au public en 1882 avec pour conservateur Ernest-Théodore Hamy (1842-1908) et en 1884 dans sa partie européenne avec le folkloriste Armand Landrin (1844-1912) pour conservateur. Bien qu'ayant été associés, à divers titres, aux travaux préparatoires de l'Exposition de 1878 et du MET, l'un comme l'autre ont dû recourir à leurs réseaux pour obtenir ces fonctions¹⁵. Ainsi Hamy n'hésite-t-il pas dans une lettre adressée au Ministre de l'Instruction publique à « mettre en évidence, pour faire valoir sa candidature, ses tendances républicaines et les relations politiques de ses proches, notamment celles de son père » et de citer Jules Simon (1814-1896), Jules Favre (1809-1880) et Jules Grévy (1807-1891)¹⁶.

Dans ce contexte politique encore fragile et une autorité scientifique contestée, quelles activités peuvent se développer dans ce musée, spécifiquement dans son département d'ethnographie extra-européenne ?

Au commencement du musée : rassembler des matériaux

Pour Hamy, l'ethnographie consiste en « l'étude de toutes les manifestations matérielles de l'activité humaine » et il entend en faire une science à part entière incluant une dimension historique « tournée vers la reconstitution du passé »¹⁷ qui justifie la réunion dans un même espace des hommes « primitifs » et « populaires ». Servis par une perspective organiciste qui considère tout objet comme la transcription matérielle de besoins biologiques ou moraux, les objets reçoivent un statut de document qui remédie à l'absence d'écriture des peuples primitifs. Il s'agit donc de constituer des collections, non pour leur valeur intrinsèque comme cela adviendra dans les années 1930, mais comme autant de témoins d'un « état d'évolution de l'humanité » nécessaires à l'écriture de l'histoire culturelle – et naturelle – de l'homme, en voie de disparition du fait de la colonisation. La valeur d'un objet est donc utilitaire, « il permet dans le cadre d'une systématique de combler l'une des catégories du système de classification »¹⁸.

Le musée reçoit en premiers fonds les collections de la Bibliothèque nationale héritées de l'éphémère *Museum des Antiques*¹⁹ mais aussi celles du Ministère de l'Instruction publique, du Ministère de la Marine, des Colonies, du *Muséum national d'Histoire Naturelle* (*Muséum*), du Musée des Antiquités nationales, de sociétés savantes voire de structures étrangères et, en 1887, non sans polémiques, la collection du Musée Américain du Louvre²⁰. Mais la plupart des objets ont perdu leur appareil documentaire au cours de leurs transferts successifs²¹. À l'heure, où il s'agirait de conduire un programme systématique d'acquisitions, le budget du musée s'avère notoirement insuffisant. Hamy ne se décourage pas et use de tous les leviers en son pouvoir pour remédier à la situation et obtenir les pièces manquantes. Son insertion au sein de multiples sociétés savantes lui permet d'encourager les missions et de prodiguer quelques conseils aux explorateurs en partance. C'est d'ailleurs ce que soulignera Théodore Reinach dans son hommage posthume à Hamy :

14. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?* p. 35.

15. N. Dias, p. 172-174.

16. *Ibid.*, p. 173.

17. *Ibid.*, p. 150.

18. *Ibid.*, p. 99.

19. B. Daugeron, « Les testaments perdus des premières collections « ethnographiques » rapportées par les Français du Pacifique », p. 95-118, et *Collections naturalistes entre science et empires : 1763-1804*, p. 312-492.

20. N. Dias, p. 176-177.

21. B. Daugeron, « Les testaments perdus des premières collections « ethnographiques » rapportées par les Français du Pacifique », p. 95-118, et *Collections naturalistes entre science et empires : 1763-1804*, p. 312-492.

« C'est ainsi que, membre depuis 1881 de la Commission des voyages et missions, membre depuis 1876, président à deux reprises de la commission centrale de la Société de Géographie, secrétaire enfin depuis 1885 de la Section de géographie historique et descriptive du Comité officiel des travaux historiques et scientifiques, il mit à profit ces trois fonctions convergentes pour rendre aux missions françaises d'inoubliables services. On peut dire qu'il a participé à l'organisation de tous les grands voyages entrepris par les Français pendant trente ans et que ces voyages lui doivent en grande partie la qualité de leurs récoltes scientifiques. »²²

Ainsi, ce conservateur déterminé s'emploie-t-il à tisser un important réseau composé d'ingénieurs, de diplomates, d'explorateurs et de collectionneurs conduits, par passion ou par raison, à faire le voyage vers les terres lointaines. Citons à titre d'exemple, Alphonse Pinart (1852-1911), membre de la Société de Géographie depuis 1873 et bournonnais comme lui, dont Hamy encourage la passion pour l'ethnographie amérindienne afin de se procurer des objets de l'Équateur, du Venezuela et du Pérou, qui constituent une partie du fonds initial du musée²³. Autre amateur d'explorations et pourvoyeur d'objets amérindiens du Pérou, Léon de Cessac (1841-1891), brièvement compagnon de voyage du précédent avant de suivre sa propre route. Au moment où Hamy les sollicite, ils bénéficient d'une bonne notoriété et sont de précieux collaborateurs par leur maîtrise des langues et leurs longs séjours qui permettent d'obtenir les renseignements nécessaires aux études ethnographiques²⁴. D'autres, tels Guillemain-Tarayre, Désiré Charnay, Abel Drouillon, le Duc de Loubat, Victor Schoelcher, Charles Wiener, le prince Roland Bonaparte, appartiennent à ce réseau déployé par Hamy. Un tropisme pour l'Amérique se dégage clairement qui conduira à la création de la Société des Américanistes à l'initiative du prince Roland Bonaparte et de Hamy en 1895. Pour les autres continents, les contributeurs se font plus rares. Pour l'Afrique, les collections rapportées par Georges Révoil (1852-1894) serviront à illustrer la vie des Çomalis. Les collections s'étofferont au fur et à mesure de la conquête coloniale, à l'image de l'arrivée successive des statues du Dahomey dédiées aux rois Béhanzin, Guézo, Glélé puis Gou, où elles deviennent, au sein du musée, des objets ethnographiques et des symboles de puissance impériale annexées²⁵. Les objets océaniques sont décrits comme fort peu nombreux. Quant aux collections asiatiques, les difficultés de leur affectation à ce musée reflètent la préséance de l'orientalisme sur les études ethnographiques. En résumé, « ce sont les dons et les transferts qui permirent l'accroissement régulier des collections du musée »²⁶.

Mais il reste que tout objet n'est pas matériau. Il faut lui adjoindre une documentation qui puisse permettre son insertion dans le système de classification adopté et ainsi le rendre signifiant. Si les opérations de collecte sont presque exclusivement déléguées aux voyageurs-explorateurs, leur mise en ordre demeure la prérogative des anthropologistes de cabinet²⁷.

L'espace du musée, lieu de recherche et d'instruction ?

Dès sa nomination, Hamy fait sienne les dernières prescriptions générales adressées aux conservateurs, et souhaite de surcroît attacher au musée une mission d'enseignement auprès des voyageurs. La proposition d'Armand Landrin de créer une « École pratique des missions » échoue et l'insuffisance du budget ne permet pas de s'adjoindre un personnel consacré à l'étude²⁸. Finalement, contraint de recourir aux explorateurs dont les

22. T. Reinach, « Notice sur la vie et les travaux de M. le D^r Hamy ; lue dans la séance du 9 décembre 1910 », p. 55-142.

23. P. Riviale, « Eugène Boban ou les aventures d'un antiquaire au pays des Américanistes », p. 351-362.

24. N. Dias, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908)*. *Anthropologie et muséologie en France*, p. 86.

25. M. Murphy, « Du champ de bataille au musée : les tribulations d'une sculpture fon », paragraphe 6. La statue au *vodun* Gou est actuellement au Pavillon des Sessions du Louvre.

26. P. Riviale, *Un siècle d'archéologie française au Pérou (1821-1914)*, p. 281.

27. N. Dias, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908)*..., p. 183.

28. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?* p. 53.

pratiques de collectes ne répondent que partiellement aux réquisits scientifiques, Hamy se consacre, dès 1882, à la création de la Revue d'Ethnographie avec pour objectifs de « publier les matériaux de la vaste enquête instituée par nos voyageurs dans les cinq parties du monde, pour résumer enfin et discuter les résultats acquis à l'étranger sur les mêmes questions »²⁹. L'objectif est d'établir un réseau de coopération scientifique entre le musée, les conservateurs-muséographes européens, et les voyageurs qu'il s'agit de « former [...] tout en les encadrant »³⁰. Mais faute de contributeurs, la publication s'interrompt en 1889. Comme l'a souligné Emmanuelle Sibeud :

« Organiser en France un réseau spécifiquement ethnographique s'avère donc difficile. »³¹

Qu'en est-il du côté des galeries publiques ? Quelques mois après l'ouverture du musée, le Magasin Pittoresque en propose à ses lecteurs une rapide visite. Débutant par le vestibule ouest consacré aux objets africains et océaniens, notre guide-journaliste s'arrête sur la reconstitution d'un campement qui permet d'apprendre : « aux visiteurs à connaître jusque dans ses moindres détails la vie des Çomalis [...] »³². Le parcours se poursuit par la section américaine qui précise-t-on, est « la plus complète de toutes celles du musée ethnographique » (Fig. 1) et dont un bref historique de l'origine des collections conduit à l'évocation des missions françaises et de leurs « héros ». Ici transparait la dimension patriotique dévolue à l'ethnographie. Enfin, le parcours se clôture sur les collections Eskimos « où ils établissent le passage entre l'Amérique et l'Asie [...] ». La dernière section, asiatique, alors en voie d'installation n'ouvrira qu'en 1883 et pour sept années seulement. Mais ce qui éveille le plus l'intérêt de l'auteur, c'est bien le procédé de « restitution du personnage, au milieu des objets plus ou moins caractéristiques qui sont le produit de ses mains »³³ (Fig. 2) précisant que presque toutes les « statues » réalisées par le sculpteur-mouleur, Jules Hébert, sont moulées d'après nature. Ainsi la mise en ordre du musée s'organise-t-elle en aires géographiques subdivisées en séries ethnologiques, tandis que la mise scène mobilise un registre pittoresque inspiré des Expositions Universelles. Cependant, loin de ne représenter qu'une modalité attrayante de présentation, voulue par la commission, ce registre correspond aussi au souhait de Hamy d'évoquer le milieu dont sont issus les objets afin d'en faciliter, par reviviscence, une meilleure compréhension³⁴.

En revanche, la disposition d'armes en éventail sur les murs emprunte aux mises en scènes auto-glorificatrices des trophées, remplissant ainsi clairement un rôle de propagande coloniale. Une hiérarchie entre les départements apparaît aussi de façon patente. L'Amérique et l'Europe bénéficient des plus importantes collections et surfaces d'exposition, et surtout, les procédés de mise en scène diffèrent sensiblement : « la disposition en panoplies et en trophées est utilisée surtout pour les objets africains et océaniens, comme si leur « sauvagerie » trouvait dans ce type d'exposition, leur accomplissement »³⁵. Le parti pris scénographique semble traduire dans la forme, les postulats d'infériorité énoncés envers les « races » africaines et océaniques, inclinant probablement à légitimer la politique coloniale assimilationniste engagée en Afrique. Néanmoins, au-delà de ces scénographies spectaculaires, un ordonnancement rigoureux des collections témoigne de l'activité savante de l'assistant de Quatrefages. À l'évidence, la scénarisation de sa classification offre à Hamy une visibilité dans les communautés savantes nationales et européennes – en même temps qu'une consécration – à ses travaux. Ainsi, sa classification débute-t-elle par la description des caractères physiques de l'homme, marquant ainsi le primat du biologique, figurée par les mannequins tant admirés, conçus comme type de chaque groupe présenté³⁶. Sont ensuite déclinés les

29. E-T. Hamy, *Revue d'ethnographie*, p. III.

30. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?*, p. 54.

31. *Ibid.*

32. Anonyme, *Le Magasin Pittoresque*, p. 385-386. Consultable sur le site Gallica.

33. *Ibid.*

34. N. Dias, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908)...*, p. 159-160.

35. *Ibid.*, p. 203.

36. Sur l'usage des mannequins : Loin d'être uniquement des productions « pittoresques », leur usage par les savants avaient fait l'objet de réalisations minutieuses et documentées, qui se voulaient à la fois scientifiques et

différents besoins humains selon une « échelle des nécessités » devant rendre compte de leur ordre d'apparition et dont les objets représentent les transcriptions matérielles à ordonner³⁷. Un dispositif muséographique identifié par Nélia Dias, permet d'établir une correspondance entre la classification de Hamy et sa scénarisation, soulignant son ancrage dans la méthode naturaliste :

« Pour inventorier tous les objets, un système de numérotation avait été adopté : des chiffres romains pour les panoplies, des chiffres arabes pour les pupitres, des lettres pour les vitrines et des numéros pour les meubles. En regardant les tableaux de classification d'Hamy, nous ne pouvons que constater l'analogie entre le type d'exposition (pupitres, vitrines, meubles ou panoplies) et les divisions du système de classification. En d'autres termes, les panoplies correspondent aux groupes, les pupitres aux classes et ordres, les vitrines et les meubles aux genres et aux espèces. »³⁸

Pour établir sa classification, Hamy s'est inspiré des travaux d'Edmée-François Jomard (1777-1862) et s'appuie pour leur traduction muséographique sur les modèles scandinaves qui constituent alors un « canon muséologique » des plus à même de répondre aux exigences d'une approche ethnographique qui se veut historique, pédagogique et patriotique³⁹. Par ailleurs, dans l'esprit d'Hamy le musée et la revue ne sont « au fond qu'une seule et même entreprise. [...] l'ethnographie ne peut se développer, selon lui, sans le double concours de l'écriture et du regard »⁴⁰. Cependant, cette complémentarité des registres n'est accessible qu'aux savants. La presse savante souligna la contribution de ce nouveau musée à l'entreprise de connaissance des « races » tandis que la presse populaire focalisa davantage son attention sur le versant pittoresque. Finalement, dans cette seconde moitié du XIX^e siècle, les registres savant et pittoresque « cohabitaient » dans un même espace, superposant les discours par muséographies interposées.

En 1890, consécration de sa carrière – et de son sens diplomatique – Hamy est élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, réussite qui témoigne de « son habileté politique et de sa pratique des rouages du pouvoir »⁴¹. Mais au début du XX^e siècle, en dépit de sa popularité, le musée est en proie à toutes les critiques eu égard à l'état de ses galeries. En 1906, Hamy démissionne, son appartenance aux différents réseaux savants n'ayant pu pallier l'abandon du MET par les pouvoirs publics « la subvention annuelle n'a quasiment pas changé en trois décennies d'existence »⁴². L'ethnographie demeure toujours en mal d'assises théoriques et semble continuer de « se diluer en une infinité de pratiques idiosyncrasiques, faute de spécialistes et d'un consensus pour les organiser »⁴³. René Verneau, le successeur et assistant de Hamy, échoue aussi à enrayer le dépérissement du musée malgré l'élaboration d'un programme⁴⁴ de rénovation et une tentative de fédérer les forces ethnographiques, pourtant très dispersées, au sein de la Société des Amis du Musée d'Ethnographie (SAMET) qu'il crée en 1914⁴⁵. Mais le contexte politique et les tensions internes s'avèrent impuissants à inverser le sort du musée.

De façon synchronique, la critique de l'institution muséale s'amplifie qui dénonce son « autosuffisance » et un « un mépris démesuré vis-à-vis du public qu'elle est théoriquement sensée servir »⁴⁶. L'année 1908, qui voit la disparition de Hamy et la

didactiques : F. Grognet, *Le concept de musée. La patrimonialisation de la culture des « autres ». D'une rive à l'autre, du Trocadéro à Branly : histoire de métamorphoses*, p. 90-93, p. 211.

37. N. Dias, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908)...*, p. 130.

38. N. Dias, *Ibid.*, p. 158.

39. N. Dias, *Ibid.*, p. 144-147.

40. *Ibid.*, p. 62.

41. *Ibid.*, p. 216.

42. En 1907, le MET reçoit 22 000 Francs de subvention dont les 4/5 sont dédiés aux salaires du personnel, dans le même temps, le musée d'ethnographie de Berlin reçoit une dotation de 235 000 Francs : E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?*, p. 216.

43. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?*, p. 35.

44. R. Verneau, « Le Musée d'ethnographie du Trocadéro », p. 547-560.

45. E. Sibeud, « Du trophée colonial à l'art nègre. Les collections africaines du Trocadéro : muséographie, ethnographie et idéologie coloniale », p. 171.

46. F. Poncelet, « Regards actuels sur la muséographie d'entre-deux-guerres », paragraphe 5.

publication de l'ouvrage critique de Louis Réau (1881-1961) dans lequel il dénonce le « mal nécessaire que sont les musées » et appelle à d'« utiles réformes »⁴⁷, résonne comme la fin d'une époque muséale. Du côté de la science de l'homme aussi de nouvelles revendications étaient apparues à l'occasion de la succession de Hamy⁴⁸. Mais dans la course à la définition et l'appropriation de cette spécialité « à prendre »⁴⁹ que constitue l'ethnographie, les anthropologistes et les sociologues ne sont plus seuls en lice. Depuis le début du xx^e siècle, de nouvelles catégories d'acteurs sont apparues sur la scène de la science de l'homme. Parmi eux, des anthropologues, le plus souvent médecins militaires de formation, à l'image de Paul Rivet (1876-1958), Léon Poutrin (1880-1918) et Charles Maclaud (1866-1933). Partis en mission en terre plus ou moins lointaine, ils y ont vécu une expérience de terrain qui a suscité en eux un intérêt pour les phénomènes sociaux et culturels des populations colonisées. S'ajoutent à ce premier corps « d'expérimentateurs du terrain », celui des administrateurs coloniaux devenus ethnographes, dont Maurice Delafosse apparaît comme la figure emblématique et Arnold van Gennep le virulent défenseur. Par leurs revendications et la création de structures institutionnelles, dont la diversité reflète leurs divergences de projets ethnographiques, ils amorcent une première étape de recomposition de la science de l'homme qui se caractérise à la fois par son basculement du paradigme naturaliste vers le paradigme culturaliste, l'instauration des premiers linéaments des relations de coopération avec les autorités coloniales et la reconnaissance académique des savoirs élaborés à partir de l'expérience de terrain⁵⁰.

Nous nous proposons d'examiner les modalités singulières selon lesquelles les reconfigurations de la science de l'homme et de la muséographie se sont articulées dans la restructuration des missions muséales du second MET.

Le « moment » du Trocadéro : 1928-1935

Au lendemain de la Grande Guerre, des rapprochements entre sociologie et anthropologie, peu probables jusque-là, se réalisent par l'intermédiaire de Marcel Mauss (1872-1950) et de Paul Rivet (1876-1958), et actent la dernière étape de la recomposition de la science de l'homme initiée au début du xx^e siècle. Depuis les années 1910, Rivet apparaît comme la figure de proue de la nouvelle génération d'anthropologues qui prône une recomposition de l'anthropologie reliant la préhistoire, l'anthropométrie, la linguistique et l'ethnographie dans une perspective culturaliste⁵¹. Il entend désormais faire de l'ethnologie « une science qui veut changer le regard porté sur les populations « primitives » et combattre les préjugés racistes »⁵². En 1924, la victoire du Cartel des gauches et l'influence de Lucien Lévy-Bruhl et de Marcel Mauss auprès d'Édouard Daladier, nouveau ministre des Colonies, accélèrent la création de l'Institut d'Ethnologie, offrant dès 1925, un statut universitaire à cette jeune discipline⁵³.

Trois années plus tard, l'élection de Paul Rivet (1876-1958) comme professeur de la chaire d'Anthropologie du Muséum, offre un nouvel ancrage institutionnel à l'ethnologie tout en résonnant comme la fin du primat de l'anthropologie physique. Dans le mois qui suit son élection, Rivet fait rattacher le musée à la prestigieuse institution du Muséum national d'Histoire naturelle (Muséum) et recrute comme sous-directeur, Georges-Henri Rivière (1897-1985), un « homme de trente ans, sans aucune qualification scientifique, et dont la vocation musicale n'a pas totalement disparu malgré la formation à l'École du

47. *Ibid.*, note 7. L'ouvrage de L. Réau, *Archives, bibliothèques, musées : L'organisation des musées*, p. 2-3.

48. Marcel Mauss s'était présenté et avait rédigé pour la circonstance un texte qui n'avait pas été publié : Marcel Mauss, « L'ethnographie en France », *Revue européenne des sciences sociales*, 2011, 49-1, mis en ligne le 1^{er} janvier 2015, consulté le 25 mai 2017. En 1913, il publiait le texte suivant : M. Mauss, « L'ethnographie en France et à l'étranger », p. 537-560, 815-837.

49. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?*, p. 147.

50. Ce paragraphe reprend des éléments présentés dans plusieurs chapitres de l'ouvrage : E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?*, chapitres 5, 6, 8, 9.

51. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?* p. 141.

52. C. Laurière, « L'institut français d'anthropologie (1910-1958), un Long fleuve tranquille ? Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie », p. 103.

53. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?* p. 265.

Louvre »⁵⁴ dont l'exposition Arts anciens de l'Amérique organisée de mai à juin 1928 au musée des Arts décoratifs vient de rencontrer un vif succès⁵⁵. Illustration parmi d'autres de ce renouveau muséal où se multiplient les expositions temporaires, et vont se succéder les réorganisations des musées. En se glissant habilement dans ce mouvement, le MET initie son relèvement mais avec quel projet ?

Paul Rivet et Marcel Mauss (1872-1950) entendent faire du MET la « vitrine » de la jeune science ethnologique en y réunissant toutes les sciences de l'homme⁵⁶. Il doit aussi être une pièce maîtresse du dispositif de formation des premiers ethnologues en organisant les missions scientifiques qui lui permettront, en retour, de compléter ses collections. C'est tout à la fois autour de la persistance du primat de l'objet que de son changement de statut en « archives de l'humanité » établi par Mauss, que s'opère la mutation du MET. Quant au renouveau de la mise en exposition qui anime les théoriciens et praticiens des musées, il s'importe dans le MET par l'entremise de Rivière, navigateur et passeur entre les microcosmes parisiens, artistiques, muséaux et mondains⁵⁷. Ainsi s'inaugure une période, que nous situons entre 1928 et 1935 et nommons le « moment du Trocadéro » au cours de laquelle la nouvelle direction, forte de sa nouvelle assise scientifique et institutionnelle d'une part, et de la complémentarité de ses réseaux d'autre part, procède à une réorganisation des activités et des espaces du musée, réalisant ainsi le « relèvement » du musée voulu par Mauss et Rivet. Nous souhaitons maintenant interroger la nature de ces transformations en même temps que les facteurs ayant permis leur avènement.

Le terrain et le musée comme laboratoires des jeunes ethnologues

À la direction Hamy-Landrin se substitue un tandem au sein duquel Rivet envisage une répartition claire des rôles :

« Moi je ferai la science ; vous [Rivière] vous ferez tout ce qui est la traduction populaire de cette science. Je suis un homme du peuple. Je veux fonder un grand musée de culture populaire. »⁵⁸

Cette attention spécifique prêtée à la diffusion des savoirs scientifiques traduit symétriquement les changements survenus dans la nature de l'activité scientifique, qui mobilise les savants sur le terrain, et celle de la muséographie qui se constitue en « nouvelle science » soucieuse de réinvestir un « rôle social »⁵⁹ en participant à l'instruction du public. Cette « nouvelle » mission nécessite des compétences spécifiques et un personnel dédié.

Dans un premier temps, Rivet sollicite auprès du ministre de l'Instruction publique la constitution d'une commission consultative⁶⁰ avec pour mission d'acter l'état du musée et de ses collections et contribuer à la définition du plan de réorganisation (Fig. 3). En plus de prémunir le Muséum de toute responsabilité face à l'état du musée, c'est aussi une occasion d'articuler les réseaux institutionnels et associatifs afin de coordonner les initiatives. Au-delà de la présence attendue des représentants des institutions⁶¹, la

54. G.-H. Rivière, « My experience at the Musée d'Ethnologie. The Huxley Memorial Lecture 1968 », p. 187.

55. G.-H. Rivière & A. Métraux (dir.), *Les Arts anciens de l'Amérique, exposition organisée au Musée des Arts Décoratifs, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan mai-juin 1928*, 120 p.

56. C. Laurière, « Du magasin de bric-à-brac à la sécheresse de l'étiquette », p. 57-66.

57. Dans le milieu de conservateurs, Rivière est proche de Georges Salles (1189-1966), professeur à l'École du Louvre puis conservateur du département des Arts asiatiques du Musée du Louvre à partir de 1932, et de Joseph Hackin (1186-1941), conservateur au Musée Guimet, notamment.

58. C. Laurière, *Le savant et le politique*, p. 383.

59. Plusieurs articles sont consacrés à ces questions dans la revue *Mouseion*, notamment celui de J. Capart, « Le rôle social des Musées », *Mouseion*, p. 219-238 et selon une autre approche : G. Monnet, « Le rôle social des Musées », *Les Cahiers de la République des Lettres, des Sciences et des Arts*, p. 343-3452.

60. Archives BCM (2 AM 1 G2a : Arrêté prononçant son institution et composition de la commission).

61. La commission comprend un représentant de l'Instruction publique (M. Cavalier), les représentants de l'Institut d'Ethnologie (MM. Lévy-Brulh, Mauss), un représentant du Muséum (M. Boule), le directeur des Antiquités nationales (M. Reinach) et le nouveau président de la Société des Amis du Musée d'Ethnographie du

participation du vicomte de Noailles en tant que nouveau président de la Société des Amis du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (SAMET), et celle de Salomon Reinach (1858-1932), directeur du Musée des Antiquités nationales, ancien professeur à l'École du Louvre et pionnier du nouveau muséal⁶², ne peuvent que bénéficier à l'action de modernisation engagée par le musée. De toute évidence, la conquête de nouveaux terrains ethnographiques et muséographiques, requiert du personnel. Ici, comme ailleurs, les réseaux respectifs de Rivet et Rivière se complètent parfaitement. Homme d'institution, Rivet cumule nombre de responsabilités dans les instances ethnologiques mais aussi à la Caisse nationale scientifique, à la Commission des missions, au comité de rédaction de *L'Encyclopédie française* et appartient par ailleurs, à de nombreux réseaux : « mêlant hommes politiques et savants républicains de gauche (cercle Fénelon, Ligue des droits de l'Homme, Union rationaliste) »⁶³. Ils s'avèrent particulièrement efficaces dès lors qu'il s'agit d'obtenir des crédits de missions, des facilités pour l'obtention d'objets ethnographiques, leurs transports et la participation des administrateurs coloniaux.

Quant à Rivière, c'est à ses dimanches après-midi passés chez son oncle, le peintre Henri Rivière (1864-1951), autour duquel se réunissaient régulièrement « des artistes, des conservateurs de musée et des collectionneurs privés, parmi lesquels Edgar Degas, l'archiviste et critique d'art Pierre d'Espézel et Georges Salles, petit-fils de Gustave Eiffel »⁶⁴. Il y développa un goût très sûr pour « évaluer les œuvres d'art »⁶⁵. Plus tard, sa maîtrise du piano lui permit d'élargir ce cercle par la fréquentation des cabarets de Jazz au premier rang desquels le célèbre *Bœuf sur le Toit*⁶⁶. Homme cultivé, diplômé de l'École du Louvre, à trente ans à peine, son carnet d'adresse était celui du « Tout-Paris ». C'est par l'intermédiaire de ses réseaux que se recrutent les premiers membres de l'équipe du MET et que ces derniers sont rémunérés. André Schaeffner (1895-1980) est présenté à Rivière par Henri Monnet (1896-1983) et Georges Salles (1889-1966), conservateur adjoint au Louvre, et son traitement est assuré par David David-Weill (1871-1952) – alors président du Conseil des musées nationaux – en sus des importantes subventions qu'il offre au musée, via la SAMET.

Rivière et Salles fréquentent un même réseau d'amateurs d'art auquel appartiennent aussi Ernst Gutzwiller (1891-1976) qui finance le poste de bibliothécaire confié à Yvonne Oddon (1902-1982), et Alexandre Bungener (1886-1943) qui verse une somme mensuelle pour le fonctionnement du service photographique⁶⁷. Fort de ces nouvelles ressources humaines et financières, et de la détermination de Marcel Griaule – l'élève bientôt célèbre de Mauss et Cohen –, mais aussi de l'actualité de l'Exposition coloniale à Vincennes, Rivet et Rivière organisent les préparatifs de la première expédition patronnée par le musée, de Dakar à Djibouti, qui deviendra emblématique de la refondation de l'ethnologie autour du paradigme du terrain. Le « butin » rapporté par la mission atteste de la persistance, en France, d'un ancrage de la science de l'homme dans l'étude de la culture matérielle. La mission témoigne aussi des liens du musée avec le réseau colonial⁶⁸ – le choix des étapes de l'expédition était largement dicté par les contacts dont bénéficie le musée avec un réseau d'administrateurs coloniaux⁶⁹. Elle révèle enfin les réseaux d'influences politiques qui en favorisent le financement. Sans revenir sur cette mission

Trocadéro (M. le vicomte de Noailles). Dans les compte-rendus ultérieurs, le noms des participants ne figurent plus mais mentionnent parfois directement ou indirectement le nom de ces membres.

62. S. Reinach, « Musées, Bibliothèque et Hypogées », p. 267-270.

63. P. Petitjean, « Miguel, Paul, Henri et les autres. Les réseaux scientifiques franco-brésiliens dans les années 1930 », p. 59-94 et C. Laurière, *Le savant et le politique*, p. 370-371.

64. G. Nina, *Le Magicien des vitrines*, p. 13.

65. *Ibid.*, p. 14.

66. *Ibid.*, p. 28.

67. C. Laurière, *Le savant et le politique*, p. 376 et 392. Pour l'ensemble de ces données sur les réseaux de G.-H. Rivière.

68. Rivet est en lien avec l'Association colonies-sciences, créée en 1926, qui « est un lieu essentiel de l'articulation entre les milieux coloniaux (élus, administrateurs, entrepreneurs, etc.) et les milieux scientifiques et techniques » : C. Bonneuil & P. Petitjean, « Les chemins de la création de l'ORSTOM, du Front populaire à la Libération en passant par Vichy, 1936- 1945 : recherche scientifique et politique coloniale », p. 113-161.

69. J. Jamin, « Objets trouvés des paradis perdus. À propos de la mission Dakar-Djibouti », p. 80-84.

largement décrite⁷⁰, rappelons pour illustrer notre propos, le soutien exceptionnel qu'elle reçoit du Parlement par le vote de la loi du 31 mars 1931 qui accorde un financement de 700 000 francs grâce aux interventions de Mario Roustan (1870-1942), ministre de l'Instruction publique, et de Gaston Palewski (1901-1984), chef du cabinet de Paul Reynaud, ministre des Colonies et ami de Rivière. Ce dernier lui écrit quelques jours plus tard, le 3 avril 1931, pour le remercier de son soutien :

« Je tiens à t'écrire pour t'exprimer mon affectueuse reconnaissance pour les efforts couronnés de succès que tu as si bien menés en faveur de notre chère Mission Dakar-Djibouti. J'attache le plus haut prix à ton aide et la mienne – plus modeste – te sera toujours acquise. »⁷¹

S

De retour de mission, les ethnologues s'affairent au classement de ces « pièces à conviction »⁷² selon les fiches mises au point par Rivière⁷³. Si le terrain devient un lieu d'élaboration des savoirs, la recherche s'effectue encore très largement dans l'espace du musée, au contact des collections dans les nouvelles salles du musée spécialement aménagées pour les chercheurs. À l'époque de Hamy, les études, essentiellement classificatoires, se réalisaient dans l'espace d'exposition qui, moyennant quelques ajouts décoratifs – les panoplies notamment –, tenait aussi de lieu de présentation des peuples exotiques au « grand public ». Mais les nouveaux réquisits de la muséographie qui exigent des vitrines « épurées », et l'émergence de nouveaux thèmes de recherche – supposant d'autres rapports aux objets –, conduisent à l'élaboration de galeries qui tentent de concilier restitution « brute » des matériaux ethnographiques et présentations « didactisées » pour l'édification du public⁷⁴. Ici se définit la conception de musée-laboratoire selon Rivière, inspirée de ses visites aux musées américains et peut-être aussi, par l'intermédiaire de Rivet, du « musée-laboratoire » de Hoang-ho-Pai-ho, édifié en 1922 par le père Licent⁷⁵.

Une ambassadrice culturelle de charme : la *Muséographie*

En 1928, lorsque Rivet prend la direction du MET, il espère encore son transfert dans un autre lieu « autant que possible construit à cet effet »⁷⁶. Un an plus tard, il se résigne à rester dans les lieux mais sous conditions d'« une meilleure utilisation des lieux, des extensions, le chauffage, l'électricité [...] »⁷⁷. Dès lors, chacune des réunions annuelles de la Commission consultative comportera un chapitre relatif aux aménagements réalisés ou à entreprendre. Rivet peut compter sur Rivière. Tout jeune muséographe qu'il est, le premier écrit programmatique que celui-ci livre dans Documents, montre qu'il connaît parfaitement son sujet. Tout y est. Tous les points centraux de la « doxa » muséographique : aménager des réserves pour entreposer les collections afin de ne pas surcharger les vitrines, installer une salle d'exposition temporaire, et aménager des laboratoires et salles de travail dédiées aux chercheurs avec bien sûr installer une bibliothèque pour toute la documentation nécessaire⁷⁸. Au cours des quatre années de travaux qui seront nécessaires, entrecoupées d'ouvertures et de fermetures totales ou

70. J. Jamin, « Aux origines du Musée de l'Homme : la Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti », p. 9-80. De l'Estoile B., *Le goût des autres*, p. 186-204 et A. Conklin, *In the Museum of Man*, p. 201-228.

71. Archives (BCM, 2 AM 1 E1e, courrier 538, Lettre de Georges-Henri Rivière à Gaston Palewski).

72. J. Jamin, « Objets trouvés des paradis perdus. À propos de la mission Dakar-Djibouti », p. 81.

73. Voir présentation, probablement de Rivière, dans la revue *Mouseion* : Anonyme, « Les méthodes d'inventaire du Musée d'ethnographie de Paris », dans *Mouseion*, 1933, 7^{ème} année, vol. 21-22, pp. 240-244.

74. Nous traitons cette question de la nature des savoirs restitués dans l'espace d'exposition dans le second chapitre de notre thèse : « Quelle vulgate de la science ethnologique ? ».

75. Ce jésuite, en lien avec Marcellin Boule à l'Institut de Paléontologie humaine, fit construire en 1922 « un laboratoire, un atelier, une chambre noire et un jardin botanique destiné aux chercheurs, l'établissement [qui] doit faciliter leurs travaux, assurer la publication de leurs études, et fournir des matériaux aux institutions analogues » et doté « d'une annexe formant musée public » : E. Colin, « L'œuvre du P. Licent et la Mission paléontologique française en Chine du Nord », p. 286-288. Rivet a publié la même année (1926) dans cette revue.

76. Archives BCMNHN (2 AM 1 G2c : rapport de la commission consultative de 1928, pp. 4-5).

77. Archives 2 BCMNHN (2 AM 1 G2c : rapport de la commission consultative de 1929, conclusion).

78. L'émergence d'une « doxa » muséographique dans l'entre-deux-guerres fait l'objet d'un chapitre de notre thèse qui s'appuie sur l'examen des articles publiés dans la revue *Mouseion*, mais aussi sur les écrits des acteurs de l'époque dont ceux de Salomon Reinach, Henri Verne, Léon Rosenthal, Paul Vitry, Louis Hautecœur.

partielles du musée, Rivière n'aura de cesse de s'investir dans la concrétisation de son programme. Précisons que ces réaménagements ont bénéficié en plus des crédits des institutions tutrices – Instruction publique et surtout Direction des Beaux-Arts – de subventions exceptionnelles notamment pour l'acquisition des vitrines qui fut rendue possible grâce aux crédits obtenus au titre de l'outillage national, par une intervention bienveillante d'Albert Sarraut (1972-1962) alors député. Le temps des travaux permet à Rivière de (par)faire sa formation de muséologue. Ainsi entreprend-il de janvier 1929 à juillet 1932 une série de voyages qui lui permettent de découvrir les réalisations muséographiques de ses nouveaux pairs⁷⁹. Outre-Atlantique, lieu actif du renouveau muséal et point de départ du périple de Rivière, les réseaux de sa femme, Nina Spalding Stevens (1877-1959) fondatrice de l'Art Museum of Toledo, lui offrent de découvrir les nouveaux principes d'organisation des musées, notamment celui du « double musée » qu'il importe au Trocadéro⁸⁰.

En Europe, l'intervention de Rivet lui ouvre les portes de nombreux musées d'ethnographie comme celui de Göteborg – la Suède demeurant une référence en matière muséographique – où il est chaleureusement accueilli et guidé par son conservateur, Erland Nordenskiöld, ami de Rivet⁸¹. En attendant la fin des aménagements intérieurs, Rivet et Rivière décidés à ne pas laisser l'établissement sombrer dans l'oubli sans toutefois pouvoir recourir au registre de visibilité muséale, investissent largement celui de la presse où Rivière possède d'influentes relations grâce à ses écrits de critique d'art et à son amitié avec Pierre d'Espézel et Georges Wildenstein.

Dans ces revues spécialisées telles l'éphémère *Documents*, les *Cahiers de la République des Lettres*, *Beaux-Arts*, *Le Figaro artistique illustré*, et même la très consensuelle et internationale revue *Mouseion*, ils exposent à loisir leurs conceptions de l'ethnologie et de la muséographie et les projets de réaménagement du musée, tandis qu'ils recourent à la grande presse pour relayer les manifestations ponctuelles et très mondaines qu'ils organisent à l'occasion de tel ou tel don⁸². À regarder de près la nature des propos de Rivière, nous pourrions être surpris par les positions qu'il y défend⁸³. Recruté hier à la suite d'une exposition dont le parti pris artistique était clairement revendiqué, il clame aujourd'hui la nécessité de débarrasser les objets ethnographiques d'un regard par trop esthétique.

En fait, Rivière se positionne ici à la fois vis-à-vis des collectionneurs et des savants. Face aux premiers, il cherche d'une part à condamner un regard exclusivement esthétique qui évacue la moindre considération ethnographique aux arts « primitifs »⁸⁴, et d'autre part à accroître l'autorité du musée en produisant un savoir ethnographique sur ces objets⁸⁵. Face à Marcel Mauss qui nourrit à son égard quelques suspicions, il vient donner des gages de son adhésion au projet scientifique⁸⁶. Une fois encore, à l'image de la lente intégration des ethnographes coloniaux dans les milieux savants métropolitains au début du siècle, la concession de prérogatives du champ ethnologique – ici la mise en exposition – à de nouveaux acteurs, ne se réalise pas sans tensions avec les mentors universitaires et nécessite des « approvoisements réciproques »⁸⁷.

Quand vient l'heure des réalisations muséographiques, les postures s'infléchissent. C'est ce que révèle un aperçu synchronique des premières expositions. En mai 1931, l'ouverture de la salle d'exposition temporaire du musée par l'exposition du matériel de

79. N. Gorgus, *Le magicien des vitrines*, p. 349-351.

80. A. Conklin, *In the Museum of Man*, p. 110-111.

81. *Ibid.*, p. 84.

82. Par exemple à l'occasion du don d'un mâtototémique par la *Canadian Railways* ou du transfert de la tête Moai du Muséum au MET. Archives BCM (2 AM 1 C1a et 2 AM 1 B4a).

83. G.-H. Rivière, « Le Musée d'ethnographie du Trocadéro », p. 58 en 1929 ou en 1931, « Musée de Beaux-Arts ou Musée d'Ethnographie ? », p. 278-282.

84. Voir sur ce thème : G.-H. Rivière : « À propos de l'art Nègre », pp. 81-83.

85. D. Poulot, *Musées et Muséologie*, p. 43.

86. C. Laurière, *Le savant et le politique*, p. 403.

87. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ?*, p. 264.

l'expédition Dakar-Djibouti, alors sur le départ, met en scène la reconstitution d'un campement qui invite ainsi à se projeter dans les conditions de vie qui attendent les jeunes ethnologues, suscitant probablement curiosité et admiration du grand public. C'est peut-être aussi une manière de signifier à la communauté savante, le déplacement des pratiques de l'ethnologie française vers le terrain tout en réaffirmant le rôle central du musée comme l'instance qui en assure les préparatifs, en fixe les objectifs et en expose les objets (Fig. 4).

De façon très pragmatique, il s'agit aussi d'une entreprise publicitaire visant à offrir une visibilité aux enseignes qui apportent leur soutien financier à l'expédition. À peine les ethnologues partis, le musée accueille une nouvelle exposition : *Peaux-Rouges d'hier et d'aujourd'hui*, suite de la mission de Paul Coze en terre indienne, qui reprend largement les codes de l'ancienne grammaire muséographique avec le recours aux mannequins et l'usage de diorama⁸⁸ (Fig. 5). En parallèle de cette manifestation, le musée propose sa déclinaison de l'ethnographie en écho à L'Exposition coloniale qui se tient au même moment à Vincennes. Avec *l'Exposition ethnographique des colonies françaises*, le MET mobilise des principes muséographiques modernistes bien différents de la précédente⁸⁹ (Fig. 6).

C'est qu'ici les enjeux sont autres, il s'agit tout à la fois d'affirmer un « statut de musée colonial, en particulier face à la concurrence du futur musée permanent des Colonies »⁹⁰, que sa scientificité, en opposition à l'exotisme. La différenciation des registres se fait par l'acclimatation des derniers préceptes de la jeune muséographie : sélection et individualisation des objets, suppression des mannequins et neutralisation du décor selon une esthétique fonctionnaliste dont la sobriété exprimerait de façon toute métaphorique la rigueur scientifique. Ce dernier modèle, « acculturé » au MET par Rivière, sera appliqué à l'ensemble des galeries permanentes dont le contenu scientifique restera défini par les responsables de département et d'autres experts de la zone géographique⁹¹. Une seule modalité de présentation pour traduire l'unicité de l'Homme, et suggérer par la forme l'égalité de valeur de chaque culture. C'est sur ce point qu'est devenue possible une relation de solidarité entre la science de l'homme et l'entreprise coloniale. Celle-ci, par sa nouvelle politique « d'association »⁹², invite à considérer la diversité des « races », non plus en termes de hiérarchies mais de différences⁹³. La modernité des présentations est mise au service de la modernité du propos ethnographique et sert par là même le nouveau discours colonial (pour une comparaison des mises en scène : Fig. 7 et Fig. 8).

Néanmoins, cette représentation des peuples se construit sur un idéal de pureté de civilisation, dans un temps non défini qui oblitère l'influence coloniale. Malgré le succès de l'entreprise, cette approche quelque peu ascétique vaut au musée quelques appréciations critiques :

« Le musée d'ethnographie est une intelligente bijouterie [...]. La poésie du second [le MET], c'est l'hermétisme de la vitrine, l'étanchéité de l'émotion. C'est la sécheresse des étiquettes. »⁹⁴

Le dispositif des expositions temporaires offre une plus grande liberté muséographique et sert à Rivière à expérimenter les présentations ensuite reprises dans les salles

88. Archives BCM (2 AM 1 B4b : mai 1931 : exposition Paul Coze ; récapitulatif sur l'exposition Paul Coze et 2 AM1 C1a).

89. L'exposition *Peaux-Rouges d'hier et d'aujourd'hui* se déroule du 15 mai au 15 juin 1931 et *l'Exposition ethnographique des colonies françaises* ouvre le 29 mai 1931. Sur cette dernière exposition : Archives BCM (2 AM 1 B4a).

90. B. de l'Estoile, *Le goût des autres. De l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, p. 105.

91. A. Dupuis, « À propos des souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel Leiris sur la création du musée de l'Homme en 1936 », p. 511-538.

92. Propos tenus par Hubert Lyautey lors du banquet de clôture de l'Exposition Coloniale de 1931, cités par : B. de l'Estoile, *Le goût des Autres*, p. 121, sur le récit différentialiste, *Ibid.*, p. 56.

93. *Ibid.*, p. 56.

94. G. Hilaire, « Renaissance de deux musées », *Art et décoration. Revue mensuelle d'art moderne*, t. LXIII, 1934, p. 41-43.

permanentes. Mais n'est-il pas surprenant que la première exposition, « grand style », selon les mots même de Rivière, mettant en scène les bronzes et ivoires du royaume du Bénin, soit conçue selon une muséographie à « caractère avant tout artistique »⁹⁵, bien qu'une section ethnographique soit aussi proposée. Le regard artistique réhabilité aux yeux de l'ethnographie retrouve son droit de cité, qu'il n'avait en réalité quitté que de façon très déclarative. Peu de temps avant ces réalisations, Rivière prit soin de faire son *mea culpa* :

« J'ai longtemps été injuste pour cette ferveur [de l'art nègre], qui m'apparaît maintenant moins agaçante, plus touchante, légitime, même. Si bien des provenances ont été confondues, bien de bons travaux scientifiques ignorés, avouons que la faute en était à ceux à qui l'on doit une des plus grandes époques de l'art d'un Picasso. »⁹⁶

En effet, l'approche artistique constitue une des caractéristiques de ces expositions et plus généralement la « marque » imprimée par Rivière, qu'il s'agisse d'une approche ethnographique de l'art – « Art des Incas », « Art mélanésien », « Art des îles Marquises » – ou du traitement artistique de thème ethnographique comme en témoigne l'importance des supports picturaux ou photographiques utilisés dans ces expositions⁹⁷. Le traité de muséographie de l'Office international des musées (OIM) recommande l'organisation de telles manifestations car elles permettent de varier les thèmes – et donc d'attirer le public –, et de faire connaître les nouvelles acquisitions auprès du public avant que les pièces les plus typiques ne soient intégrées dans les galeries permanentes, et que celles plus ordinaires regagnent les réserves, en vertu de l'application du principe de « double-musée »⁹⁸. Elles doivent aussi servir à expérimenter de nouvelles présentations, et autorisent l'expression du goût personnel du conservateur. Prérrogative que Rivière s'attribue pleinement. Mais il fait aussi des inaugurations, des moments privilégiés où « l'entre soi » de ses réseaux artistiques et mondains se retrouvent, en même temps qu'ils y côtoient les réseaux savants de Rivet. La soixantaine d'expositions proposées au MET entre 1931 et 1935, recevra un accueil très favorable de la presse et du public⁹⁹. Tout jeune muséographe qu'il est, Rivière maîtrise parfaitement l'art d'adapter une muséographie aux enjeux qu'elle veut servir.

La troisième République, qui réactive la politique muséale dans laquelle s'intègre la création du MET, constitue une puissante tutelle qui, si elle ne conditionne pas à elle seule le devenir du musée, en définit néanmoins substantiellement les possibles.

En un peu plus d'un demi-siècle, le musée d'ethnographie connaît des remaniements de son projet scientifique et de l'organisation de ses missions qui intègrent et rendent compte des changements survenus tant au niveau disciplinaire, que politique – notamment colonial – et culturel spécifiquement pour ce qui est du renouveau muséal. À l'ambition d'une reconstitution de l'histoire culturelle des hommes, pensée dans le cadre évolutionniste du XIX^e siècle et promue par Ernest-Théodore Hamy, succède le projet d'une ethnologie emprunte d'humanisme, élaborée dans les années 1920 par Mauss et Rivet, qui se propose d'étudier les « races » extra-européennes sous leurs aspects biologiques et culturels dans une perspective différentialiste, qui veut servir de rempart aux préjugés racistes qui commencent à gangrener l'Europe des années 1930. Cette nouvelle approche investit le musée comme condition de sa réalisation en même temps que de son rayonnement. Si le transfert de la collecte antérieurement déléguée aux voyageurs coloniaux, revient aux nouveaux ethnologues dont elle constitue désormais

95. Archives (BCM, 2 AM1G2d, rapport de la commission consultative de 1931, 4e séance).

96. C. Laurière, *Paul Rivet : le savant et le politique*, p. 408.

97. Voir les archives sur les expositions temporaires : BCM (2 AM 1 C1 à C7) et les revues de presse BCM (2 AM 1 B1 à B6).

98. Sur les expositions temporaires voir le chapitre IX du traité de Muséographie. Sur ce thème du « double-musée » : voir la livraison « Musée », 1931, de la revue des *Cahiers de la République des Lettres, des Sciences et des Arts*.

99. Voir le dossier des archives contenant les coupures de presse Archives BCMNH (2 AM 1).

une prérogative, le musée reste toutefois le lieu où continuent d'être élaborés les savoirs anthropologiques.

Le premier MET avait fait de ses galeries d'exposition, un espace partagé entre les savants et le public. À partir de 1928, sur la base des nouvelles assises de la science de l'homme et d'une réaffirmation par l'institution muséale, de son rôle social, les missions savantes et éducatives commencent à se distancier. Ainsi, au moment où une partie de la recherche se déplace sur le terrain, la mission de présentation – et l'administration du musée – se voit-elle confiée à une nouvelle catégorie d'acteur : le muséologue incarné par Georges-Henri Rivière chargé de traduire, par la forme, « la lettre et l'esprit » de l'ethnologie selon Rivet. C'est par les expositions temporaires que Rivière s'exerce à l'acculturation des nouveaux principes de la muséographie à l'ethnographie, expérimentations qu'il transpose ensuite dans les galeries rénovées. Ces expositions lui servent à varier les discours, les formes et donc les publics, usage qui fera école tout au long du XX^e siècle assurant une visibilité, plus ou moins continue au Musée de l'Homme, cruciale au moment où les rénovations se feront attendre¹⁰⁰. Elles perdront toutefois leur dimension artistique et leur originalité avec le départ de Rivière.

Au-delà des profondes mutations survenues, le MET des années 1930, mu par un sentiment d'urgence à sauvegarder les témoins de culture en voie de disparition, s'inscrit, tout comme celui de 1878, dans une tradition encyclopédique bien éloignée de l'anthropologie développée à la même époque par Franz Boas (1858-1942) aux États-Unis ou Bronisław Malinowski (1884-1942) en Angleterre. Dans le contexte de l'après-guerre, la mise en valeur de l'Empire est devenue une obligation patriotique avec laquelle les ethnologues ont su composer. C'est donc finalement avec la résolution du volet politique que s'achève, dans les années 1920, la reconstitution de la science de l'homme initiée dans les années 1910, « lorsque la gauche française et une partie des réseaux intellectuels choisissent d'assumer l'héritage républicain de la "mission civilisatrice" contre l'anticolonialisme de principe proposé par le communisme »¹⁰¹. Le soutien de la mission Dakar-Djibouti au moment de l'Exposition coloniale de 1931, semble acter ces nouvelles solidarités. De même la conception de la médiation, au-delà de la modernité apportée par le renouveau muséographique et sa préoccupation de l'appareil documentaire, reste néanmoins adossée au paradigme de l'instruction par le regard mis au service d'une vision matérielle des peuples.

En première approche, il est possible de considérer le succès populaire et mondain de cette réorganisation sur laquelle s'est édifié le Musée de l'Homme, comme un produit de la mise en synergie, par les réseaux, des reconfigurations internes aux champs scientifique, muséographique, dans un contexte politique favorable. D'un MET à l'autre, les réseaux semblent agir en catalyseur de telle ou telle dynamique muséale, portés par une économie de la visibilité dont ils bénéficient aussi. Encore faut-il que les soubassements scientifiques et le soutien politique soient assurés, les réseaux évoqués ici s'avèrent en effet impuissants à pallier les manquements des principaux acteurs.

100. Les réflexions débiteront avec la mission confiée à F. Héritier entre 1988-1990. F. Héritier-Augé (dir.), *Les Musées de l'éducation nationale, Mission d'étude et de réflexion, rapport au ministre d'État, ministre de l'éducation nationale*, rédaction par Maurice Godelier, Étienne Guyon, Maurice Mattauer, Philippe Taquet *et coll.* ; mars 1990, revu et corrigé en février 1991, Paris, La Documentation Française, 1991.

101. *Ibid.*, p. 276.

Ces quelques repères historiographiques permettent déjà de rendre compte de la transformation des usages du musée au cours de son premier demi-siècle d'existence et notamment de l'autonomisation des fonctions de recherche et de médiation. Mais aussi de ses relations plus ou moins proches avec l'entreprise coloniale. Après la Seconde Guerre mondiale, les mutations liées au changement de paradigme de l'anthropologie culturelle – qui délaissera dans un même mouvement la culture matérielle et le musée –, et l'amorce de la décolonisation, plongeront le musée dans une phase de repli. Les événements du printemps 1968 insuffleront un esprit de renouveau qui ne se concrétisera réellement qu'au début des années 1980 avec l'arrivée de la gauche socialiste au pouvoir et l'émergence de nouveaux mouvements, notamment celui de la « Nouvelle Muséologie »¹⁰² dont un des leitmotifs sera la réaffirmation d'un rôle social pour les musées...

Résumé

Fruit de la relance de la politique muséale par la troisième République et de motivations circonstancielles liées à l'Exposition Universelle de 1878, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro est dès sa création le siège d'enjeux scientifiques, politiques et culturels qui se transforment au gré des reconfigurations de chacun des champs. Dans une approche diachronique, nous nous proposons d'examiner les activités muséales et leurs transformations, avec une attention particulière portée à la muséographie. Nous privilégions une approche croisée des développements scientifiques et muséaux pour répondre à cette problématique, angle d'étude qui devrait ainsi permettre de souligner le rôle des réseaux. Les quelques repères historiographiques que nous synthétisons ou proposons devraient permettre de rendre compte de la transformation des usages du musée au cours de son premier demi-siècle d'existence.

Bibliographie

Anonyme, « Le Musée d'Ethnographie au Trocadéro », *Le Magasin Pittoresque*, 50^e année, Paris, 1882, p. 385-386.

BONNEUIL Christophe et PETITJEAN Patrick, « Les chemins de la création de l'ORSTOM, du Front populaire à la Libération en passant par Vichy, 1936-1945. Recherche scientifique et politique coloniale », dans Patrick PETITJEAN (dir.), *Les Sciences coloniales. Figures et institutions*, Paris, ORSTOM, 1996, p. 113-161.

CAPART Jean, « Le rôle social des Musées », *Mouseion, revue internationale de muséographie*, 4^eme année, vol. 12, N°III, 1930, Paris, Éd. de l'Institut international de coopération intellectuelle, p. 219-238.

Collectif, *Muséographie. Architecture et aménagement des Musées d'Art. Conférence internationale d'études, Madrid, 1934*, Office international des Musées, 1935, 2 vol. in-8, 526p.

COLIN Elicio, « L'œuvre du P. Licent et la Mission paléontologique française en Chine du Nord », *Annale de Géographie*, n°195, 35^{ème} année, 15 mai 1926, p. 286-288.

CONKLIN Alice L., *In the Museum of Man. Race, Anthropology, and Empire in France, 1850-1950*, Cornell University Press, Ithaca and London, 2013.

102. A. Desvallées, « La nouvelle muséologie », supplément de *l'Encyclopédie Universalis*, 1980, p. 693-697 et A. Desvallées (dir.), *Vagues, une anthologie de la nouvelle muséologie*, Mâcon, éditions W, Savigny-le-Temple, M.N.E.S, 2 vol., 1992 et 1994.

DAUGERON Bertrand, « Les testaments perdus des premières collections « ethnographiques » rapportées par les Français du Pacifique », dans Bertrand DAUGERON & Armelle LE GOFF (coord.), *Penser, classer, administrer : pour une histoire croisée des collections*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, CTHS, 2014, p. 95-118.

DAUGERON Bertrand, *Collections naturalistes entre science et empires : 1763-1804*, Paris, Éd. du Muséum d'histoire naturelle, 2009, p. 312-492.

DE L'ESTOILE Benoît, *Le goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, 2^e éd., Paris, Éd. Flammarion, 2010 [2007].

DESVALLÉES André, « La nouvelle muséologie », supplément à l'Encyclopædia Universalis, 1981, p. 693-697.

DESVALLÉES André, *Vagues. Une anthologie de la nouvelle muséologie*, Mâcon, Ed. W. et M.N.E.S., 2 vol, 1992 et 1994.

DESVALLÉES André, *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, DESVALLÉES A., MAIRESSE F. (dir.), Paris, Armand Colin, 2011, 723 p.

DIAS Nélia, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Paris, Éd. du CNRS, 1991.

DIAS Nélia, « L'ethnographie au musée », dans Alain BABADZAN, François BELLEC, Marie-Claire BATAILLE-BENIGUI, et al. (dir.), *Océanie : la découverte du paradis : curieux, navigateurs et savants*, Lille (Association des conservateurs des musées du Nord-Pas-de-Calais), Paris, Éd. Somogy, 1997, p. 97-101.

DUJARDIN Philippe, « Processus et propriétés de la mise en réseau : débats, problématique, propositions », dans P. DUJARDIN (Éd.), *Du groupe au réseau : réseaux religieux, politiques, professionnels*, Paris, Éd. CNRS, 1988, p. 5-27.

DUPUIS Annie, « À propos des souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel Leiris sur la création du musée de l'Homme en 1936 », dans les *Cahiers d'études africaines*, vol. 39, n° 155-156, 1999, p. 511-538.

GEORGEL Chantal, « Morceaux d'encyclopédies », dans Chantal GEORGEL (dir.), *La jeunesse des musées*, Paris, Éd. de la Réunion des musées nationaux, 1994, p. 52-57.

GEORGEL Chantal, « Le travail du conservateur : " Inventorier, conserver, exhiber " », dans Chantal GEORGEL (dir.), *La jeunesse des musées*, Paris, Éd. de la Réunion des musées nationaux, 1994, p. 293-299.

GORGUS Nina, *Le magicien des vitrines : le muséologue Georges Henri Rivière*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, [traduit de l'allemand par Marie-Anne Coadou ; préface, Isaac Chiva et Michel Colardelle], Paris, 2003.

GROGNET Fabrice, « Le concept de musée. La patrimonialisation de la culture des « autres ». D'une rive à l'autre, du Trocadéro à Branly : histoire de métamorphoses », thèse de doctorat, Jean JAMIN (dir.), Paris, École des Hautes études en sciences sociales, 2009, pp. 90-93 et 211.

HAMY Ernest-Théodore, *Revue d'ethnographie*, t.1, Paris, Éd. Ernest Leroux, 1882, p. I-IV.

HAMY Ernest-Théodore, *Les origines du Musée d'ethnographie. Histoire et documents*, Paris, Éd. Ernest Leroux, 1890.

HILAIRE Georges, « Renaissance de deux musées », *Art et décoration, Revue mensuelle d'art moderne*, t. LXIII, 1934, p. 41-43.

JAMIN Jean, « Aux origines du Musée de l'Homme : la Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti », *Cahiers ethnologiques*, 5, 1984, p. 9-80.

JAMIN Jean, « Objets trouvés des paradis perdus. À propos de la Mission Dakar-Djibouti », dans Jacques HAINARD & Roland KAEHR (eds), *Collections passion*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1982, pp. 69-100.

LAURIÈRE Christine, « Georges-Henri Rivière au Trocadéro, du magasin de bric-à-brac à la sécheresse de l'étiquette », *Gradhiva*, vol. 33, 2003, pp. 57-66.

LAURIÈRE Christine, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Éd. Publications scientifiques du Muséum, collection « Archives », 2008, p. 323-341.

LAURIÈRE Christine, « L'institut français d'anthropologie (1910-1958), un Long fleuve tranquille ? Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie », dans 1913, *La recomposition de la science de l'Homme*, Les carnets de Bérose, 2015, p. 103.

MAUSS Marcel, « L'ethnographie en France », *Revue européenne des sciences sociales*, 2011, 49-1, mis en ligne le 1^{er} janvier 2015, consulté le 25 mai 2017. Texte inédit, établi et présenté par Jean-François BERT.

MAUSS Marcel, « L'ethnographie en France et à l'étranger », *Revue de Paris*, 1913, vol. 20, 537-560, 815-837.

MONNET Georges, « Rôle social des Musées », *Les Cahiers de la République des Lettres, des Sciences et des Arts*, Paris, 1931, p. 343-352.

MURPHY Maureen, « Du champ de bataille au musée : les tribulations d'une sculpture fon », *Histoire de l'art et anthropologie*, Paris, coédition INHA / musée du quai Branly (« Les actes »), 2009, [En ligne], mis en ligne le 28 juillet 2009, Consulté le 24 octobre 2015. <https://actesbranly.revues.org/213>

PETITJEAN Patrick, « Miguel, Paul, Henri et les autres. Les réseaux scientifiques franco-brésiliens dans les années 1930 », Antonio Augusto P. VIDEIRA e Silvio R. A. SALINAS (orgs), *A cultura da física: contribuições em homenagem a Amelia Imperio Hamburger*, Editora Livraria da Física, 2001, p. 59-94.

POMIAN Krzysztof, « Musées français, musées européens », dans Chantal GEORGEL (dir.), *La jeunesse des musées*, Paris, Éd. de la Réunion des musées nationaux, 1994, p. 351-364.

PONCELET François, « Regards actuels sur la muséographie d'entre-deux-guerres », *CeROArt* [En ligne], 2, 2008, mis en ligne le 6 octobre 2008, consulté le 5 octobre 2015.

POULOT Dominique, *Musées et Muséologie*, 2^e éd., Paris, Éd. La Découverte, 2009 [2005].

RÉAU Louis, *Archives, bibliothèques, musées : L'Organisation des musées*, Paris, Éd. Librairie Léopold Cerf, 1909.

REINACH Salomon, « Musées, bibliothèques et Hypogées », *Revue archéologique*, 4^e série, t. XIV, Paris, Éd. Ernest Leroux, 1909, p. 267-270.

REINACH Théodore, « Notice sur la vie et les travaux de M. le Dr Hamy ; lue dans la séance du 9 décembre 1910 », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 55^e année, n^o1, 27 janvier 1911, p. 55-142.

RIVIALE Pascal, « Eugène Boban ou les aventures d'un antiquaire au pays des américanistes », *Journal de la société des américanistes*, t. 87, 2001, p. 351-362.

RIVIALE Pascal, *Un siècle d'archéologie française au Pérou (1821-1914)*, Éd. de L'Harmattan, Paris, Montréal, 1996.

RIVIÈRE Georges Henri & MÉTRAUX Alfred (dir.), *Les Arts anciens de l'Amérique, exposition organisée au Musée des Arts Décoratifs, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan mai-juin 1928*, Paris, G. Van Oest, 1928, XXIV-120 p.

RIVIÈRE Georges Henri, « Le Musée d'ethnographie du Trocadéro », *Documents*, 1929, p. 54-58.

RIVIÈRE Georges Henri, « Musée de Beaux-Arts ou Musée d'Ethnographie ? », dans *Les Cahiers de la République des Lettres, des Sciences et des Arts*, XIII, 1931, p. 278-282.

RIVIÈRE Georges Henri, « À propos de l'art Nègre », *Le Figaro artistique illustré*, août/septembre, pp. 81-83.

RIVIÈRE Georges Henri, « My experience at the Musée d'Ethnologie. The Huxley Memorial Lecture 1968 », *Proceeding of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, Publication – ICOM*, 1968, p. 187.

SCHAER Roland, « Des encyclopédies superposées », dans Chantal GEORGEL (dir.), *La jeunesse des musées*, Paris, Éd. de la Réunion des musées nationaux, 1994, p. 38-51.

SIBEUD Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2002.

SIBEUD Emmanuelle, « Du trophée colonial à l'art nègre, les collections africaines du Musée d'ethnographie du Trocadéro : muséographie, ethnographie et idéologie coloniale » dans BOUDIA Soraya, RASMUSSEN Anne, SOUBIRAN Sébastien (dir.), *Patrimoine et communautés savantes*, Rennes, Éd. Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 167-179.

VERNEAU René, « Le Musée d'ethnographie du Trocadéro », *L'Anthropologie*, t. XXIX, 1918-1919, p. 547-560.

Illustrations

Figure 1 : Vue de la Galerie d'Amérique. « Mexique. La galerie du Trocadéro. Section américaine. » 1880-1895, Crédit photographique : Anonyme© musée du quai Branly-Jacques Chirac.



Figure 2 : « Salle d'Océanie du Musée d'ethnographie du Trocadéro, 1895 ». Crédit photographique : Société d'excursions des amateurs de photographies© musée du quai Branly-Jacques Chirac.



Figure 3 : « Plan de réorganisation du Musée d'ethnographie, extrait du *Bulletin du Muséum*, 2^{ème} série, tome II, n° 5, mai 1930. ». Crédit photographique : Anonyme© musée du quai Branly-Jacques Chirac.

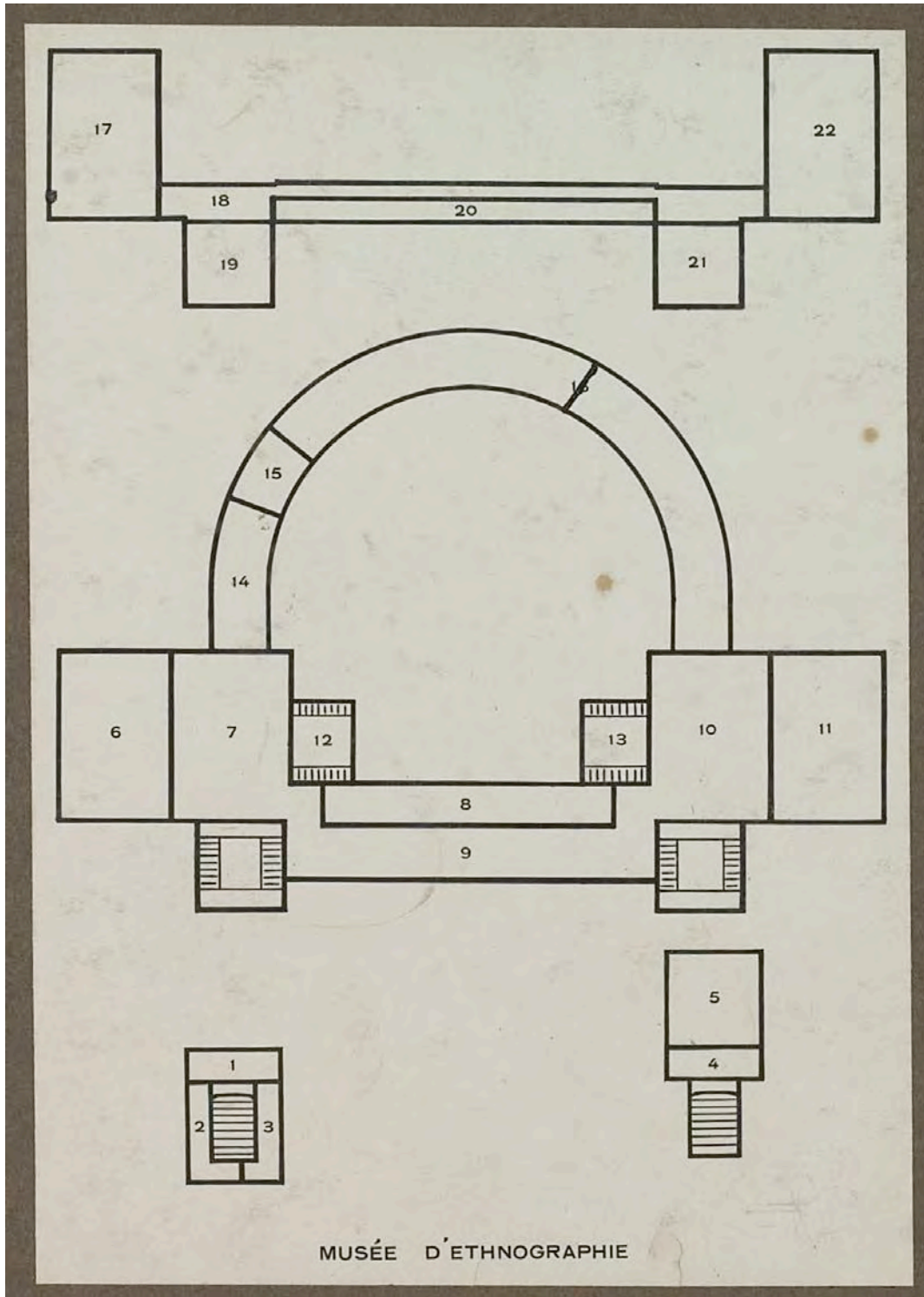


Figure 4 : «Vue de l'exposition de la mission Dakar-Djibouti au musée d'ethnographie du Trocadéro, avant le départ de la mission en mai 1931, présentant les mécènes». Crédit photographique : Musée d'ethnographie du Trocadéro© musée du quai Branly-Jacques Chirac.



Figure 5 : « Exposition "Peaux Rouges d'hier et d'aujourd'hui" – mai 1931 ». Crédit photographique : Paul Coze© musée du quai Branly-Jacques Chirac.



Figure 6 : « Vue générale de l'Exposition ethnographique des colonies françaises, 1931 à Paris. ». Crédit photographique : M. Rigal© musée du quai Branly-Jacques Chirac.



Figure 7 : « Vitrine Nouvelle-Calédonie : vitrine des masques dans Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie 1926 ». Crédit photographique : Anonyme© musée du quai Branly-Jacques Chirac.



Figure 8 : « Salle d'Océanie. Exposition de la Nouvelle-Calédonie et de Mélanésie, Janvier 1934, au musée d'ethnographie du Trocadéro ». Crédit photographique : Anonyme© musée du quai Branly-Jacques Chirac.

